CRITIQUE, concert. ORLÉANS, Théâtre, le 14 mai 2023. Haydn, R. Strauss, Poulenc. Orchestre Symphonique d'Orléans / N. Cismondi (hautbois) / S.M. Degand.

Après avoir soufflé ses 100 bougies en 2021, **l'Orchestre Symphonique d'Orléans** (l'**OSO** pour les intimes…) est dirigé (artistiquement et musicalement) depuis 2014 par le chef allemand **Marius Stieghorst**, mais c'est à la cheffe française (et violoniste) **Stéphanie-Marie Degand** qu'il laisse la baguette pour le concert des 13 et 14 mai, un original et intéressant programme mêlant les rares Concerto pour hautbois de **Richard Strauss** et Sinfonietta de **Francis Poulenc**.

Mais en guise de mise en bouche et tour de chauffe, c'est la pétillante Ouverture de l'ouvrage lyrique "Il Mondo della luna" de **Joseph Haydn** qui a été retenu, l'occasion de constater la bonne coordination d'une phalange composée essentiellement de professeurs des Conservatoires du département qui ne jouent ensemble que sept ou huit fois par saison.

Le "plat de résistance" arrive – en même temps que **Nora Cismondi** comme hautbois soliste – avec le superbe Concerto pour hautbois de Richard Strauss. Après avoir été hautbois solo dans les prestigieux Orchestre National de France et Opéra National de Paris, c'est au sein du non moins célèbre Orchestre de la Suisse Romande que la musicienne officie. **Le Concerto pour Hautbois de Strauss** est l'une des œuvres tardives du compositeur bavarois, écrite en 1945 et créée à

Zurich l'année suivante. La partie d'orchestre est modeste comparée aux formations demandées pour les poèmes symphoniques, ce qui s'avère parfait pour la formation orléanaise. L'équilibre avec le hautbois soliste, qui n'est pas un instrument extrêmement puissant, se fait naturellement. Le hautbois de Nora Cismondi séduit immédiatement par son timbre et une couleur assez lumineuse qu'elle conservera d'un bout à l'autre, qualités auxquelles il faut ajouter son art des nuances et sa facilité à faire fi des traits les plus virtuoses de la partition. Une virtuosité mais aussi un humour pleinement assumé dans le bis qu'elle offre au public, un morceau de jazz interprété avec le contrebassiste solo comme partenaire, et avec un entrain et une fougue qui amène le public avec eux, qui leur accorde une belle ovation méritée après l'exécution de cette pièce endiablée !

Après une courte pause pour se désaltérer, place à la tout aussi rare "**Sinfonietta" de Francis Poulenc**, composée en 1947 et qui possède toutes les caractéristiques d'une symphonie en quatre mouvements, révélant tous les talents d'orchestrateur de Poulenc, qui y intercale même quelques citations de Mozart et Haydn. De sa baguette sûre et précise, **Degand** obtient de l'OSO, justesse et volupté, pour une partition qui alterne avec à-propos instants pensifs et moments d'éclat. La cheffe insuffle beaucoup de dynamique au Molto vivace, et dans l'Andante cantabile qui suit, l'on profite pleinement de la limpidité du jeu des musiciens, des amples phrases des violons, et d'une petite harmonie impeccable. Enfin, le Finale – entre humour canaille et effusions passagères -, se montre brillamment enlevé.

A NE PAS MANQUER… Informons le lecteur que le dernier concert de la saison sera un "Ciné-Concert" (dirigé par Léo Margue les 10&11 juin) – qui mettra à l'affiche des oeuvres de Poulenc et Satie, et deux films muets: "Fantomas" de Louis Feuillade et "Pay Day" de Charlie Chaplin – pour lesquels l'OSO réalisera le son !

CRITIQUE, concert. ORLÉANS, Théâtre (Salle Touchard), le 14 mai 2023. Haydn, R. Strauss, Poulenc. Orchestre Symphonique d'Orléans / N. Cismondi (hautbois) / **S.M. Degand**. Photo (c) Emmanuel Andrieu



CRITIQUE, concert. DEAUVILLE, 37ème Festival de Pâques de Deauville, le 7 mai 2023. Récital « Mon amant de Saint-Jean ». Stéphanie d'Oustrac, Le Poème Harmonique / Vincent Dumestre.

Après avoir tourné un peu partout (à l'Opéra de Rouen ou à celui de Toulon, entre autres…), c'est en **clôture du 37ème Festival de Pâques de Deauville** que le spectacle lyrique (« spectacle » car mis en espace) « Mon Amant de Saint-Jean » avec Stéphanie d'Oustrac – accompagnée par le fidèle Vincent Dumestre à la tête de son ensemble Le Poème harmonique (une semaine après les avoir entendus, ensemble, dans « **Armide** » de Lully à l'Opéra de Dijon / notre critique du 29 avril 2023) – posait ses valises.

Plutôt dévolu à la musique de chambre (nous y reviendrons plus loin), la voix a néanmoins toujours droit de cité dans la ville balnéaire normande, et ce 8ème et dernier concert du Festival (qui s'est tenu du 22 avril au 7 mai 2023) en est la preuve. Quoi de plus naturel pour l'ensemble rouennais (fondé

en 1998 par Vincent Dumestre), Le Poème Harmonique, que de se produire dans la ville voisine de Deauville, d'autant qu'il est en résidence en tant qu'artiste associé à la fondation Singer-Polignac qui est partenaire du festival normand, tandis que la mezzo française est originaire de la non éloignée Bretagne.



Présentant le concert, comme à son habitude, l'infatigable directeur artistique, Yves Petit de Voize, annonce avec sa faconde habituelle également un « spectacle donné sans entracte » avec des « airs et chansons de Marin Marais à Edith Piaf », tandis que **Vincent Dumestre**, en propos d'après concert, explicitera que ce spectacle mêlant airs de l'époque baroque (Marais, Cavalli, Monteverdi, etc.) et refrains du Paris de la première moitié du XXème siècle (Marinier, Cachan, Carrara) se veut un hommage à l'Ethnomusicologie apparu au début du XXe siècle, époque où l'on a redécouvert aussi la musique baroque (et donc bien avant les années 60/70, comme il

se plaît à le souligner…).

Connue pour ses talents de tragédiennes, Stéphanie d'Oustrac ne pouvait se contenter de délivrer tous ces airs et chansons si diverses sans les unifier par son jeu de scène et une histoire qui permet de les relier ; ici celle de la vie amoureuse d'une femme qui en connaît les joies puis les désillusions, et c'est un portait intense et passionné de femme en proie aux affres du sentiment amoureux qu'elle offre, troquant à un moment les oripeaux XVIIème d'une superbe robe cousue de fils d'or à une élégante salopette rouge (très « titi-parisien »).
Débutée par ses « petits canards » (c'est comme ça qu'elle appelle ses camarades musiciens, une dizaine d'instrumentistes issus du Poème Harmonique, auxquels s'ajoute ici l'accordéoniste Vincent Lhermet), la soirée s'ouvre sur le Prélude et Passacaille en mi mineur » (1701) de Marin Marais, pour déboucher sans heurts et sans rupture de ton, sur la chanson de George Martine et Ted Grouya « J'ai perdu ma jeunesse ». Deux chansons populaires plus tard, c'est le sublime « Lamento d'Arianna » de Claudio Monteverdi puis une aria extraite de L'Egisto de Francesco Cavalli dont elle délivre chaque couplet par une agilité introductive, puis une expression alanguie et enfin douloureuse avec des ornementations de plus en plus affirmées, avec une expression dramatique et humaine à fleur de peau.

L'accordéon remplace ensuite la basse continue, jetant un pont entre les époques et les genres, pour accompagner la mezzo dans diverses chansons du début de siècle dernier (« D'Elle et Lui », « Les petits pavés », « Où sont tous mes amants » etc…) pour aboutir à la très irrévérencieuse et coquine « Les Nuits d'une demoiselle » immortalisée par Colette Renard, et dans laquelle la chanteuse bretonne imite la gouaille toute parisienne de sa célèbre devancière.



On sourit tout autant avec les nombreux yodels dont est émaillé les drolatiques « Canards tyroliens », que précède la chanson qui donne son titre au spectacle de ce soir, les fameux « Amants de Saint-Jean », immortalisés cette fois par Lucienne Delyle et Fréhel, auxquelles d'Oustrac rend hommage, avec comme accompagnement l'étourdissant accordéon de **Vincent Lhemret**, secondé par le théorbe de **Vincent Dumestre**, utilisé ici comme une guitare ! Et c'est avec un bis d'une chanson de Marie Dubas (l'inénarrable « Tango stupéfiant ») que se clôt la soirée, au milieu d'un public clairsemé mais particulièrement enthousiaste !

Un mot sur le concert de musique de chambre entendu la veille (6 mai 2023), qui réunissait 8 instrumentistes de grand talent (dont **Pierre Fouchenneret** au premier violon et **Lise Berthaud** à l'alto) pour une exécution (notamment) de l'ample et lumineux « Octuor pour cordes et vents » **D. 803 de Franz Schubert** – chef d'œuvre absolu à mi-chemin entre la musique de chambre et la grande forme symphonique. Le résultat a enthousiasmé à la fois par la cohésion de l'ensemble et par la qualité des interventions individuelles, et ce fut particulièrement frappant dans le merveilleux Andante à variations, un 4ème mouvement qui met alternativement en valeur les différents timbres de la formation chambriste. D'autres moments de grâce retinrent l'attention, comme la géniale introduction Andante du finale, aux sonorités pré-wébériennes, où se détacha le cor soliste. Un régal d'un bout à l'autre !

La salle Elie de Brignac, dont l'usage et l'utilité n'est pas d'y exécuter des concerts, va maintenant retrouver sa vocation première, qui est la vente de chevaux de courses (elle se trouve en plein milieu d'un haras, lui-même situé en bordure du célèbre Hippodrome de Deauville) : mais dès le 1er août (et jusqu'au 12), la musique y résonnera à nouveau avec l'ouverture du 22ème Août musical de Deauville dont le programme est déjà en ligne – et consultable ici : https://www.indeauville.fr/22eme-aout-musical.



CRITIQUE, concert. DEAUVILLE, 37ème Festival de Pâques de Deauville (salle Elie de Brignac), **le 7 mai 2023. Récital « Mon amant de Saint-Jean » par Stéphanie d'Oustrac. Le Poème Harmonique / Vincent Dumestre** (théorbe). Photos © Claude Doaré.

VIDEO : Stéphanie d'Oustrac chante « ***Mon amant de Saint-Jean*** »

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 5 mai 2023. Wagner/Swensen, Odyssée du Ring, Orch Nat Capitole, Libor, Elsner, Gastl, Swensen.

Durant le confinement Joseph Swensen après un grand découragement a construit une réduction de la Tétralogie de Wagner en pensant à Toulouse. Le travail que le violoniste, chef d'orchestre et compositeur a réalisé est considérable. Car les choix opérés dans les quatre œuvres qui forment la Tétralogie ou Ring, sont très convaincants.

Respectant un temps pour chaque œuvre, il assure des passages entre les moments choisis absolument géniaux. Même pour un connaisseur des leitmotivs l'enchaînement de certains d'entre eux peut se révéler savoureux et permet par le retour d'un thème, de mieux supporter les indispensables coupures. C'est vraiment brillant.

Le choix de Swensen : célébrer l'amour qui sauvera le monde. Ainsi les amoureux ont la part belle : toute la longue fin du duo d'amour de Siegmund et Sieglinde puis le duo d'amour de rencontre entre Siegfried et Brunnhilde et leur séparation au début du Crépuscule. Le monologue d'adieux plein d'amour de Wotan à sa fille est hélas coupé et seul l'appel de Loge, subsiste.

Concert Wagner par l’Orchestre du Capitole

Réduit à 4 heures, le RING du chef Joseph Swensen est une odyssée cosmique !



Joseph Swensen avec l'Orchestre du Capitole./ Photo Mairie de Toulouse

La mort du dragon Fafner et l’appel de Hagen permettent à la clef de fa (Damien Gastl) de s’exprimer, toutefois ce sont le ténor, **Christian Elsner** et surtout la **soprano Christiane Libor** qui chantent le plus. L’Orchestre du Capitole est soumis à une sorte de surexposition constante. C’est peut-être ce qui représentera les limites de ce concept. La richesse de cette

partition fleuve de 14 heures de musique, réduites à 3, ne comprend que des moments géniaux mettant en lumière cette symbiose incroyable entre l'orchestre et les chanteurs. Il n'y a pas de pose et le spectateur est lui-même sur-stimulé, ce qui ne va pas sans occasionner une sorte de vertige, voir de fatigue auditive devant tant de puissance. Car si l'Orchestre du Capitole sait son Wagner, la taille de l'orchestre est très différente de celui présent dans la fosse au théâtre. Ce soir, pas moins de 100 musiciens avec 8 contrebasses sont présents. Cela sonne bien et les forte sont assourdissants. Les cuivres sont à la fête comme jamais ! Les bois sont magiques, les deux harpes légères et aériennes, les cordes surchauffées diffusent la passion des héros. Et n'oublions pas les percussions si précieuses pour des effets extraordinaires. C'est ainsi du vrai grand Wagner symphonique …

Côté vocal nous l'avons dit, **le baryton-basse Damien Gastl** n'intervient que peu mais avec une voix de stentor tout à fait effrayante dans l'appel de Hagen. La réponse du chœur d'hommes est terrifiante Un courte intervention chorale, tout à fait spectaculaire !

Le Siegmund et le Siegfried de Christian Alsner ont toute la vaillance attendue mais aussi beaucoup de poésie (sa manière de phraser dans des nuances très délicates et de belles couleurs vocales). C'est **la soprano Christiane Libor s'affirme comme un monstre d'endurance**. Elle sera Siegliende et Brünnhilde trois fois. Dans la Walkyrie, Swensen lui demande de chanter au moins sept fois le cri de la Walkyrie chantant son cri et ceux de ses sœurs en un enchaînement diabolique. Les aigus fusent ! Dans le duo de rencontre avec Siegfried, elle irradie vocalement et son jeu de regards avec son partenaire est éloquent. Dans le Crépuscule elle passe du bonheur des adieux à la scène finale sans efforts. La résistance de cette cantatrice est extraordinaire ; elle termine sa prestation très engagée et horriblement exigeante

sans paraître fatiguée. C’est tout à fait exceptionnel !

La direction de Joseph Swensen est très spectaculaire. Il demande une énergie constamment renouvelée à l’orchestre et obtient une beauté et une urgence incroyable de chaque instrumentiste. C’est absolument grisant. Il garde pour la fin une manière absolument exquise de faire advenir le thème de l’amour qui sauve le monde comme dans un rêve. La fin est magique !

Joseph Swensen et l’O**rchestre du Capitole** se connaissent depuis longtemps avec Mahler et Bruckner ; ce temps wagnérien scelle un nouvel accord artistique au sommet.

Le public abasourdi, comme sonné, fait un triomphe à la splendide équipe au service de la puissance du drame wagnérien. Seule une salle de concert et un orchestre symphonique de cette trempe peuvent offrir à la partition sensationnelle de Wagner sa dimension cosmique. Ce fut un moment fulgurant sans temps morts !

_____

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, le 5 mai 2023. Richard Wagner (1813-1883) / Joseph Swensen : Le Ring des Nibelungen, réduction. Avec Christiane Liebor, soprano ; Christian Elsner, ténor ; Damian Gastl, basse ; Chœur du Capitole (chef de chœur, Gabriel Bourgoin); Orchestre national du Capitole ; Joseph Swensen, direction.

CRITIQUE, concert. PARIS, Paris Opera Festival (Sainte Chapelle), le 1er mai 2023. Récital « Amore Vincitore » : Fabienne Conrad, Christophe Berry (Jean-François Boyer, piano).

Pour son cinquième et dernier WE, le **Paris Opera Festival** – sis dans le sublime écrin de la Sainte Chapelle – invitait deux stars du monde lyrique, la caméléonesque mezzo **Marina Viotti** et le sémillant contre-ténor polonais **Jakub Jozef Orlinski**. Puis, pour le concert de clôture – à tout seigneur tout honneur -, la directrice artistique du festival, Fabienne Conrad, se produisait en compagnie de l'attachant ténor stéphanois **Christophe Berry**, après s'être entourée du baryton **Régis Mengus** (nous y étions : programme « femmes de pouvoir, 14 avril 2023) ou de l'alto bordelaise **Aude Extrémo**, lors d'autres soirées lyriques (toujours en duo, Fabienne Conrad a cette élégance-là – en plus de celles de robes de hautes coutures à chaque fois renouvelées – ce soir rouge passion ! -, et toutes aussi étourdissantes les unes que les autres).



Comme pour ses récitals précédents, il faut la voir jouer chaque air comme si elle était sur une scène d'opéra, amoureuse ou déchaînée (comme pour sa Tosca lors du récital précité), mais c'est ce soir sous le signe de l'Amour vainqueur (« Amore Vincitore ») qu'est placé la soirée. Et ce sont ainsi les plus beaux airs et duos amoureux de l'opéra qui seront égrenés, à commencer par celui qui ouvre le concert, « ***Nuit d'hyménée*** » extrait du Roméo et Juliette de Gounod (dit aussi « Duo de la chambre) » – tandis que les deux artistes arrivent chacun de leur côté pour se retrouver au-dessous de la fameuse châsse qui abrita un temps la célèbre Couronne d'épine du Christ pour laquelle Saint-Louis fit construire (en un temps record) la Sainte Chapelle. Yeux dans les yeux, avant d'échanger un vrai baiser de cinéma (!), le couple fonctionne à merveille dans l'enlacement de leur voix respective et dans

leur crédibilité scénique. Ils ont comme écrin le piano enveloppant de **Jean-François Boyer**, déjà à l'œuvre dans le récital précité. Mais il doit ce soir partager l'aspect musical de la soirée, avec le **Quatuor Classik Ensemble**, dirigé du violon par le talentueux **David Braccini** (qui régalera le public, un peu plus tard, d'une délectable Méditation de Thaïs de Massenet). Et c'est en formation quatuor que **Fabienne Conrad** entonne ensuite le bouleversant « ***Io son l'umile ancella*** » extrait d'Adriana Lecouvreur de Cilea, qu'elle délivre avec l'impeccable tenue musicale qu'on lui connaît, et qui sait infléchir ses grands moyens pour donner cet aria magnifique de bouleversantes nuances. Émotion renouvelée dans la non moins bouleversante « ***Chanson du saule*** » tiré d'Otello de Verdi, dont elle interprète le final (l'Ave Maria) qu'elle achève dans un murmure, sur le souffle, dans un pianissimo longuement tenu, qui suspend le temps avant de tirer un déchaînement de vivats de la part d'un public (très international) déjà conquis.

Christophe Berry, de son côté, ne récolte pas moins un triomphe dans le célébrissime air « ***E lucevan le stelle*** » extrait de Tosca de Puccini, qu'il sait envelopper de ce phrasé voluptueux et de cette douce mélancolie dont cet air ne peut faire l'économie. C'est également l'autre tube de la partition, le non moins fameux « ***Vissi d'arte, vissi d'amore*** » que **Fabienne Conrad** livre à un public suspendu à ses lèvres, dans un lieu qui inspire déjà silence et recueillement, sous la voûte gothique constellées d'étoiles et de fleurs de lys. On savoure une nouvelle fois la beauté intrinsèque du timbre, mais aussi la sincérité théâtrale de l'artiste, qui n'oublie pas de jouer sa partie, délivrant des piani à faire pleurer les pierres pendant cet air sublime – comme elle avait été également capable d'explosions de violence, lors d'un affrontement avec Scarpia (Régis Mengus) qui avait laissé les spectateurs haletants et transis quinze jours plus tôt ! L'air « ***Addio del passato*** » extrait de La Traviata de Verdi permet à nouveau de goûter à ses talents de comédienne/tragédienne, ici

vécu comme une glissade vertigineuse, jusqu'à ces mots ultimes, « ***Rinasce, rinasce*** », avant de s'effondrer comme un arbre foudroyé : tout est frémissant et beau dans le chant et l'interprétation de Fabienne Conrad. La soirée se termine comme elle avait commencé, par un duo qui les voit arriver sur la scène depuis le fond de la nef (soit le porche de l'église), où les deux artistes interprètent la formidable scène de Saint Sulpice (Manon de Massenet). Ils débordent d'éclat et de passion, de fougue et sensibilité mêlées, qui fait que l'on croit à leurs personnages, qu'ils gratifient également de leur chant ardent et puissant, couronnés de contre-Ut parfaitement émis… et tenus ! Devant le charivari du public, à l'issue de ce dernier air, les deux chanteurs le mettent à contribution pour leur bis, l'incontournable « Libiamo » tiré de La Traviata !

En guise de conclusion, il faut ici remercier le Centre des Monuments nationaux d'avoir permis la tenue de cette quinzaine de concerts pendant un gros mois, dans un lieu aussi magique mais également fragile et ultra-sécurisé, mais surtout la société Euromusic, dirigé par le passionné **Yann Harleaux**, d'avoir cru en Fabienne Conrad pour monter, en un temps record, un festival lyrique d'un tel degré de qualité et d'exigence artistique. On nous promet déjà une deuxième et même une troisième édition en 2024 et 2025, mais avisons le lecteur qu'Euromusic organisera également très prochainement un très intéressant festival de piano – le Festival « Résonances – (du 10 au 25 juin), dans lequel des artistes de la trempe de Vanessa Wagner, Olivier Beaumont ou encore Romain Descharmes viendront enchanter le public par leur talent ; Longue vie au Paris Opera Festival (et au Festival « Résonances ») !

CRITIQUE, concert. Paris, Paris Opera Festival (Sainte Chapelle), le 1er mai 2023. Récital « Amore Vincitore » : Fabienne Conrad, Christophe Berry (Jean-François Boyer, piano). Photos © Antoine Monfajon

VIDÉO : Fabienne Conrad chante « Vissi d’arte » dans Tosca de Puccini

---

CRITIQUE, concert. PARIS, TCE, le 2 avril 2023. MOZART : Symphonie n°41 « Jupiter » : Les Ambassadeurs, Alexis

Kossenko (direction)



Les dimanches matins sur les berges de la Seine ont un « je ne sais quoi » de musical. Depuis bien de décennies grâce à la productrice **Jeanine Roze**, des générations entières ont découvert la musique de patrimoine. Des talents tels que le Quatuor Borodine ou Elisabeth Leonskaïa ont pu charmer petits et grands. Du plateau du Théâtre du Châtelet aux planches marmoréennes du Théâtre des Champs-Elysées, l'enthousiasme communicatif de Jeanine Roze poursuit la construction de passions.

Sunday in Paris with Wolfgang : Mozart revivifié

Pour le premier dimanche d'avril, c'est **le divin bambin de Salzbourg** qui allait émerveiller les jeunes auditeurs de la belle salle de Gabriel Astruc. On peut interpréter Mozart de diverses manières, parfois inoubliable, sublimes ou fades et sans relief. Malgré un programme qui semblait pas très surprenant à la lecture, c'est le geste musical des interprètes qui a surpris et éveillé la gourmandise des passionnés et l'écoute attentive des néophytes.

Dès l'ouverture des ***Nozze di Figaro***, la maîtrise totale de Mozart qu'**Alexis Kossenko** et ses merveilleux musiciennes et musiciens des **Ambassadeurs/La Grande Ecurie** nous ont révélé des couleurs nouvelles dans cette partition très connue.

Tel un restaurateur habile, le chef Kossenko a dégagé des vernis superflus pour faire exploser les couleurs dans les harmonies. Le frisson a duré tout au long du concert. **Le concerto pour flûte « Dejean »** est un bijou qui mériterait d'être enregistré par cet excellent orchestre. La fin glorieuse avec la dernière symphonie de Mozart semble un corollaire brillant pour cette balade dominicale. On apprécie la profusion de timbres égrenés avec finesse, sans ornements superflus, tout autant que l'équilibre des nuances.

Dans la pénombre du premier balcon on apercevait des petites mains qui suivaient le geste du chef, des vocations qui débutent sans doute. Gageons qu'avec une introduction à Mozart aussi fabuleuse, les jeunes spectateurs n'hésiteront plus de franchir le seuil de nos musiques. Avec Alexis Kossenko et ses Ambassadeurs – La Grande Ecurie, souhaitons encore et toujours des instants inoubliables pour nourrir le feu inextinguible de la passion musicale.

CRITIQUE, concert. Théâtre des Champs-Elysées, dimanche 2 avril 2023 à 11h – PROGRAMME : tout Mozart : Les Noces de Figaro, ouverture / Concerto pour flûte K. 213 « Dejean » / Symphonie n° 41 K. 551 « Jupiter » / Les Ambassadeurs – La Grande-Ecurie / Direction et flûte – Alexis Kossenko

CRITIQUE, concert. TOULOUSE. Halle-aux-Grains le 23 mars 2023. Rimski-Korsakov, Raskatov, Chostakovitch: symph 9. Orch Nat Capitole. Ogrintchouk / Sokhiev

Moins de 8 jours après le concert historique dans cette même salle avec les Wiener Philharmoniker, **Tugan Sokhiev** récidive dans un nouveau programme entièrement dédié à la musique russe. A n'en pas douter, c'est un acte de foi qui l'anime. Tant blessé par cette guerre, l'ostracisme qui en a suivi vis-à-vis des artistes russes et la menace faite par certain à la culture russe, le chef défend la musique de son pays avec énergie.

Retrouvailles pascales à Toulouse Grand retour de Tugan Sokhiev vers son public avec son ex orchestre

Le concert débute avec **La Grande Pâques Russe de Rimski-K**. Page colorée, variée et vivante, elle offre un voyage vers la Russie éternelle et dans les couleurs rutilantes de l'orchestre. Tugan Sokhiev confiant et heureux semble « revenir à la maison ». Coté salle également, il y a de la joie

et de la nostalgie. Salle bondée comme au bon vieux temps, lorsque le chef nous faisait découvrir sa riche programmation et entraînait l'orchestre sur des voies nouvelles. L'alchimie perdure, voici le 2ème des 3 concerts de la saison que le chef accorde à l'Orchestre du Capitole. La 2ème œuvre est la création française d'une œuvre de 2022. Crée au Concertgebouw d'Amsterdam pour son hautboïste solo, **Alexei Ogrintchouk**. Le soliste créateur est là ce soir. L'œuvre, très variée, est dédiée à la fuite du temps ; thème oh combien éternel… Ce concerto sonne élégant et clair, il n'y a là rien de révolutionnaire, ni rien de convenu non plus. Par moment, il y a des passages très beaux et très lyriques. L'orchestre est composé avec soins en petit nombre mais savamment utilisé ; les percussions sont subtiles, la harpe surprenante. Le temps passe, l'eau coule et le hautbois tour à tour joyeux ou plaintif, montre toute sa palette expressive dans une virtuosité constamment sollicitée mais sans ostentation. Bien évidemment chacun semble y trouver du plaisir ; Tugan Sokhiev est très attentif, l'orchestre est engagé et le soliste est très impliqué. Le public lui n'est pas conquis dans sa totalité. Les applaudissements fusent devant la performance, il n'y aura pourtant pas de bis du soliste.

Pour la 2ème partie du programme, place à **la 9ème de Chostakovitch**. C'est une œuvre que Tugan Sokhiev et son orchestre ont déjà jouée en public. Il y a dans ce choix une véritable provocation tant cette partition garde une capacité d'irritation encore chez une partie du public. Alors que Staline et le monde attendaient une œuvre grandiose avec chœur final à la manière d'un hommage à Beethoven, à la fin de la guerre et à la gloire du régime soviétique, Chostakovitch offre une courte œuvre que lui-même qualifiait de « cirque »… Humour grinçant, jubilation féroce et pourtant gracieuse, l'orchestre et le chef s'y lancent avec panache. Les musiciens brillent de mille éclats et Tugan Sokhiev se défoule; il s'engage dans cette lutte contre tous les pouvoirs abusifs. C'est brillant, virtuose, douloureux dans le 2ème mouvement

mais au final ce n’est pas vraiment heureux et même un peu frustrant. La dérision est bien l’arme la plus adaptée dans notre monde à la dérive.

Le concert a scellé l’accord entre les musiciens de l’orchestre, **Tugan Sokhiev** et le public. Ce n’est pas rien cela. Souvenons-nous de la démission fracassante de Tugan Sokhiev il y a juste un an. Nous étions peu nombreux à croire à ce retour possible. L’émotion n’était pas feinte lorsque Tugan Sokhiev a remis le bouquet de fin de carrière à François Laurent, la flûte solo de l’orchestre si aimée du public. Souriant en bord de scène, le grand flûtiste n’avait pas joué ce soir, diminué par la maladie. Et quel subtil hommage du pupitre des flûtes avons-nous entendu ! Cette image en disait long sur le combat actuel sur la retraite, le prix de la vie, la puissance de l’amitié, l’appel à la paix ; surtout le besoin de musique plus que jamais.



_____

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 23 mars 2023. Nikolaï Rimski-Korsakov (1844-1908) : La Grande Pâques Russe op.36 ; Alexandre Raskatov (né en 1953) : Time’s River, concerto pour hautbois, création française ; Dmitri Chostakovitch (1906-1975) : Symphonie n°9 en mi bémol majeur op.70 ; Alexei Ogrintchouk, hautbois ; Orchestre National du Capitole ; Tugan Sokhiev, direction. Photo : Romain Alcaraz

---

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Théâtre de la Cité, le 2 mai 2023. 30 ans de « Tous les matins du monde ». Le Concert des Nations, Quignard, Savall.

Les Arts Renaissants fêtent leurs 40 ans. Le concert de clôture de la saison crée un évènement qui devant l’ampleur de la demande du public, se tient dans la grande salle du Théâtre

de la Cité. Les caméras et les micros de Mezzo sont en place pour en faire un film mémoire.

Que d'émotions chez les participants, dans la salle et sur scène. **Jordi Savall** et **Pascal Quignard** et les musiciens du **Concert des Nations** sont présents comme lors de la création de la musique du Film « ***Tous les matins du monde*** ». Sans s'appesantir, les morts, Montserrat Figueras et Alain Corneau, ont été pudiquement évoqués. Juste rapidement je redirai combien le film « Tous les matins du monde » d'Alain Corneau, a été un évènement planétaire qui a mis en lumière la beauté inouïe des musiques oubliées bien mal nommées « baroques ».

Les 30 ans du film « Tous les matins du monde »…

Pascal Quignard et Jordi Savall à Toulouse
Un concert événement particulièrement émouvant



La viole de gambe connue des seuls puristes a été offerte au public le plus vaste. Plus d'un million d'exemplaires du disque de la bande son ont été achetés…

Nous avions donc devant nous ce soir les monuments que sont aujourd'hui Pascal Quignard et Jordi Savall mais également 5 musiciens qui étaient là en 1991 lors de l'enregistrement de la bande son. Eux aussi sont des légendes : **Manfredo Kraemer** au violon, **Charles Zebley** à la flûte traversière, **Philippe Pierlot** à la viole, **Xavier Diaz-Latorre** au théorbe et à la guitare, enfin **Pierre Hantaï** au clavecin.

Pascal Quignard a replacé les conditions de la création de ce rêve devenu réalité, puis a lu avec émotion des extraits du roman. Les musiques choisies n'étaient pas identiques au cd du film ; mieux elles en reprenaient parfaitement l'esprit. Les rêves ne peuvent se raconter fidèlement, seuls leurs sens nous restent. Ainsi en va-t-il pour ce concert. Ils étaient là et nous ont enchantés. La salle pleine à craquer a fait une

ovation bien méritée.

Il a été question de la beauté de la mélancolie, du deuil, de la mort et surtout de la vie. L'interprétation de ce soir reste unique. Jamais **Jordi Savall** n'a joué ainsi **les Pleurs de Sainte Colombe**. Les deux amis seuls sur scène, Quignard écoutant très troublé et Savall jouant dans une maitrise totale et une émotion toute singulière, la salle retenant son souffle.

Que de beauté et de générosité ! Quelle chance d'être là ! Ainsi les absents sont honorés et la musique peut également irradier de joie. La fin du concert avec la Sonnerie de Sainte-Geneviève, majestueuse et heureuse donne beaucoup d'énergie. En bis deux tambourins de Rameau nous dévoilent les enfants espiègles qui sommeillent dans ces musiciens au sommet de leur art. Jordi Savall est un homme de 82 ans qui a su révéler l'enfant qui demeure en lui pour l'éternité !

Tous ces anniversaires : 40 ans des Arts Renaissants, plus de 30 ans de Tous les Matins du Monde, les retrouvailles de Jordi Savall et Pascal Quignard auraient pu apporter nostalgie et mélancolie mais c'est bien la joie qui a porté le concert. La Musique reste l'art majeur qui défend la vie et la paix. Cette paix intérieure qui permet celle entre les hommes et entre l'homme et la nature. Gratitude, oui complète gratitude restera le maître mot pour ces retrouvailles exceptionnelles.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Théâtre de la Cité, le 2 mai 2023. Tous les matins du monde. Jean-Baptiste Lully (

1632-1687) : suite du Bourgeois Gentilhomme ; Monsieur de Sainte Colombe le père (ca.1640-ca 1701) : Les Pleurs (adaptation pour viole seule de Jordi Savall), Concert XLI à deux violes égales *Le Retou*r, Concert XLIV à deux violes égales *Tombeau Les Regrets* ; Marin Marais (1656-1728) : Pièces de viole du 2°livre *Couplets de Folies d'Espagne* et 4° livre *La Rêveuse*, Sonnerie de Saint-Geneviève du Mont-de-Paris, De la gamme et Autres Morceau de symphonie n°3 ; François Couperin (1668-1733) : Les Concerts royaux (1722) et Nouveaux Concerts(1724), Ext ; Textes originaux de Pascal Quignard dits par l'auteur. Le Concert des nations : Mandfredo Kraemer, violon ; Charles Zebley, flûte traversière ; Philippe Pierlot basse de viole à 7 cordes ; Xavier Diaz-Latorre, théorbe guitare ; Pierre Hantaï au clavecin ; Jordi Savall basse de Viole à 7 cordes et direction. Pascal Quignard, récitant. PHOTOS : © Monique Boutolleau / Les Arts Renaissants

---

CRITIQUE, concert. BORDEAUX, Auditorium, le 17 avril 2023. BEETHOVEN, WIDMANN, BERLIOZ. Chamber Orchestra of Europe / Lisa Batiashvili / Robin Ticciati.

Au sein de sa riche programmation qui inclut plus de 300 levers de rideau par saison (entre le Grand-Théâtre et

l’Auditorium), l’Opéra de Bordeaux invite régulièrement de grandes phalanges symphoniques internationales, comme c’était le cas ce lundi 17 avril, avec la venue du **Chamber Orchestra of Europe** (COE) – qui commençait en terre bordelaise, une tournée qui les amènera ensuite vers les Philharmonies de Hambourg et Berlin, ou encore le Festspielhaus de Bregenz. Désormais en résidence au Palais Esterhazy à Eisenstadt (depuis 2022), l’orchestre est composé d’une soixantaine de membres qui poursuivent parallèlement leur propre carrière musicale comme chefs de pupitre au sein de divers orchestres nationaux, membres d’éminents groupes de musique de chambre ou encore professeurs de musique. L’identité du COE a été façonnée par ses partenariats artistiques avec les plus grands chefs et solistes, dont les plus célèbres restent les regrettés Claudio Abbado, Nikolaus Harnoncourt – ; ses instrumentistes ont aujourd’hui la chance de collaborer étroitement avec Yannick Nézet-Séguin et Sir András Schiff, tous deux membres honoraires de l’Orchestre. Cette fois, c’est avec le directeur musical du Festival de Glyndebourne, Robin Ticciati, qu’ils exécutent une nouvelle tournée européenne, aux côtés de la violoniste germano-géorgienne Lisa Batiashvili.

Le magnifique **Concerto pour violon de Beethoven** débute la soirée – dans un auditorium bien clairsemé au vu du prestige de la formation et de la qualité du programme, d’autant que la violoniste avait le courage de casser la routine en offrant la rare et très expressive cadence d’Alfred Schnittke (datant de 1977), dont elle fait ici briller les moindres détails de l’écriture, en compagnie du timbalier, avec des citations de Bach, Berg, Bartók ou encore Chostakovitch. De son côté, le COE se montre apte à faire ressortir au premier plan la plasticité de la ligne mélodique et à convaincre par la transparence des textures comme par la diversité des couleurs. En bis, elle offre l’étonnante transcription (par Stephan Koncz) d’une mélodie populaire roumaine, la « Ciocârlia », suscitant les vivats nourris du public.

En seconde partie, plusieurs courtes pièces symphoniques sont au menu, dont deux Musiques de scène pour **Egmont**, également issus de la main de Ludwig van Beethoven. Le chef britannique se montre très à l'aise dans cette pièce dramatique, ne décevant à aucun moment notre attente. Servi par un tapis de cordes idéalement dense, **Ticciati traduit le drame beethovénien** à l'aide d'une assise grave qu'on croirait issue d'outre-Rhin plus que d'outre-Manche, avec des cordes âpres aux attaques franches. Dans la « Scène d'amour » extraite de Roméo et Juliette de **Berlioz**, l'orchestre distille le plus parfait lyrisme avec des chatoyances qui ne manquent pas de faire leur effet sur l'auditoire, quand après s'être fait rutilante, la musique s'achève pianissimo dans un accord de cordes joué pizzicato. Plus rare, la quatrième et dernière pièce de **Jörg Widmann** (né en 1973), intitulée Liebeslied pour huit instruments, et créée à Freiburg en 2010. Ce « chant d'amour » ne recourt donc pas à la voix et repose sur un petit ensemble instrumental (trois vents, trois cordes, une percussion et un piano). Mais c'est un amour bien sombre et angoissé que la pièce distille, et l'on aura été moins séduit par cette œuvre qui détonnait par ailleurs radicalement au milieu des autres…

_____

CRITIQUE, concert. BORDEAUX, Auditorium, le 17 avril 2023. BEETHOVEN, WIDMANN, BERLIOZ. **Chamber Orchestra of Europe** / Lisa Batiashvili / **Robin Ticciati**. Photo (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Lisa Batiashvili joue le Concerto pour violon de Beethoven (avec l'Orchestre Philharmonique d'Israël / Zubin Mehta) :

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, 10ème Festival de Pâques, le 4 avril 2023. MAHLER : Symphonie N°6. Czech Philharmonic, S. Bychkov.

Dix ans déjà ! Dix années que le Festival de Pâques d'Aix-en-Provence enchante un public toujours plus nombreux, à la fois local et international, en accueillant phalanges prestigieuses et solistes d'envergure mondiale, mais tout en donnant aussi sa chance à la jeune relève d'artistes à l'orée de carrières prometteuses. Cette 10ème édition ne déroge bien évidemment pas à cette règle que se sont donné **Dominique Bluzet** et **Renaud Capuçon**, les deux directeurs artistiques de la manifestation provençale, et c'est ainsi des artistes de la trempe de Martha Argerich, David Fray, Alexandre Kantorow ou

Yuja Wang, et des phalanges comme le Budapest Festival Orchestra, l'Orchestre Symphonique National de la RAI, l'Orchestre du Gürzenich de Cologne ou encore l'Orchestre de Paris qui s'illustrent dans la ville du bon Roy René, **entre le 31 mars et le 16 avril 2023**.

Et en ce mardi 4 avril, c'est une autre des grandes phalanges européennes que le festival met à l'affiche pour cet anniversaire prestigieusement fêté : **l'Orchestre Philharmonique Tchèque (Czech Philarmonic)**, dirigé par **Semyon Bychkov** (dont il est le directeur musical depuis 2018) – pour une exécution de la monumentale Symphonie N°6 (dite « Tragique ») de Gustav Mahler. Et c'est une lecture équilibrée, puissante et contrastée qu'en offre le chef russo-américain, laissant entrevoir lentement mais sûrement l'émergence de l'ordre à partir du chaos initial, dans un difficile cheminement qui s'avère une constante dans tout l'œuvre symphonique de Gustav Mahler.
Le premier mouvement, Allegro, débute par une inexorable marche, glaçante, rythmée par les cordes graves d'où émergent des fulgurances de bois. Le phrasé est souple et tendu en même temps, d'une clarté qui donne corps à tous les détails d'une orchestration singulièrement riche où se distingue déjà l'exceptionnel cor solo. La direction engagée et précise de Bychkov transcende musique et musiciens, qui semblent comme subjugués par lui. L'Andante en deuxième position est porté par une poésie poignante exaltée par le hautbois solo, tandis que le Scherzo, cauchemardesque, se déploie suivant un rythme d'une implacable rigueur. Le Finale – à l'aspect d'un titanesque combat entre Dionysos et Apollon -, est superbement conduit : il débute dans un climat d'expectative et de mystère avant que le chaos ne soit remplacé par un ordre nouveau, tout inondé de joie, dans une progression douloureuse que les coups de marteau du destin (par deux fois) ne parviendront pas à stopper, avant que la musique ne s'exhale dans une sérénité toute apollinienne. Du grand art auquel le public adresse un vibrant hommage en multipliant les rappels, pour l'un de ces

concerts mémorables qui hantent encore longtemps après les avoir entendus !

_____

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, 10ème Festival de Pâques, le 4 avril 2023. MAHLER : Symphonie N°6 (dite « Tragique »). **Czech Philharmonic, S. Bychkov** (direction). Photo © Caroline Doutre

_____

Extrait vidéo : Semyon Bychkov dirige le Czech Philarmonic dans la 2ème Symphonie de Mahler :

CRITIQUE, Festival. PERPIGNAN, 37ème Festival de Musique sacrée, le 8 avril

2023. Diana Baroni : Mujeres / La Tempête, S-P. Bestion : Jerusalem.

Après un temps de réflexion bienvenu dans le « village » du festival, – lieu bénéfique ouvert aux festivaliers pour s'y reposer ou se substanter entre deux concerts, à 17h, place au chant lui aussi très incarné d'une diva instrumentiste Argentine, que son parcours comme flûtiste virtuose au sein du café Zimmerman et aujourd'hui chanteuse, rend unique voire singulière dans le paysage musical ; **Diana Baroni** est une artiste inclassable, entre baroqueuse accomplie [car elle passe du chant au traverso pendant le spectacle] et prophétesse au verbe ciselé [toutes les chansons sont chantées en espagnol].

Sur scène Diana Baroni ressuscite la grande tradition des chanteuses à texte, inoubliables poétesses et pythies engagées dont les mots expriment la solitude, la souffrance, l'espérance étouffée des femmes de volonté.

» MUJERES « , récital événement de Diana Baroni

Le récital traverse plusieurs thèmes : souffrance, maternité, amour… Les gestes sont amples et les paroles fortes ; boléro, tango, rythmes d'une nostalgie contagieuse que la complicité avec les deux instrumentistes vivifient encore ; ce soir le gambiste Ronald Martin Alonso est remplacé par son confrère brésilien **Lucas Peres** (un rien en retrait), et le magicien guitariste, roi des percussions, **Rafael Guel Frias**, et sa

fameuse « boîte de Pandore » qui recèle des joyaux instrumentaux, des percussions surprenantes, riches en timbres et en couleurs, saveurs sonores d'autres mondes…

Les figures féminines se succèdent **Alfonsina Storni**, détruite suicidée en 1939 ; avant elle, **Sœur Juana de la Cruz** (1651 – 1695), enfermée consentante pour échapper à la dictature des homme afin qu'elle puisse « en liberté », étudier et écrire,… Qu'elles soient lavandière, pleureuses, figures d'implorantes ou de combattantes, conjurant la fatalité…, pour chacune, la musique et le chant réalisent une épreuve cathartique, un rituel de libération salvatrice. Toutes ont subi la barbarie qui voulait détruire leur identité… Ambassadrice en lutte et en poésie, Diana Baroni se fait l'héritière de ses guerrières oubliées, meurtries. La voix envoûte, murmure, crie ; elle maîtrise l'élégance des luttes justes. Aucun geste n'est de trop, aucune phrase infondée ; la poésie des textes fusionne avec la puissance et la violence des destins évoqués. Et ce souci de la finesse et de la subtilité dans le chant et l'apport des sonorités métissées épicent ce savoureux récital, de timbres totalement délectables, où les percus rayonnent, … dont la Quijada pour la dernière chanson, tenue et frappée par Diana Baroni, militante assumée (photo ci-contre).



Et l'on retrouve ainsi dans la sincérité de ses témoignages de souffrance, un tempérament qui interpelle et séduit aussi ; un chant filigrané, riche en nuances qui touche l'âme par sa justesse, son humanité aussi enchantée que douloureuse. Du Mexique, de Bolivie et de Cuba, d'Argentine aussi, pays natal de la diva, s'élève la voix des héroïnes que la société a voulu bâillonner. Le cd « ***Mujeres*** » (publié début mars 2023) comporte l'intégralité du programme soit le cycle complet des

14 chansons ainsi revisitées par le chant et le traverso de Diana Baroni qui engage avec ses deux complices, – le même Rafael Guel Frias et le gambiste Ronald Martin Alonso -, une approche renouvelée du geste instrumental (1 cd Aparté – enregistré en avril 2021 à Sylvanès). A VENIR sur CLASSIQUENEWS : critique développée du cd Mujeres de Diana Baroni (CLIC de CLASSIQUENEWS, printemps 2023) / et entretien avec Diana Baroni, réalisé à Perpignan, à l'occasion de la 37ème édition du Festival de Musique sacrée.

Jerusalem, un imaginaire musical, flamboyant, contrasté, scénographié par La Tempête



Enfin le dernier concert [de clôture, à 20h45, idéalement adapté à l'immense nef des Dominicains] fait place au déploiement spectaculaire de l'ensemble **La Tempête** dont le nom dans les faits montre assez qu'il opère une petite révolution dans la conception scénographique et la spatialisation du concert. Le début, sur la fanfare d'ouverture – composée par **Simon-Pierre Bestion** lui-même, impose d'emblée un rythme à la fois solennel et pathétique, prophétique et fantastique : d'immenses ombres projetées en fond de scène dessinent d'abord comme un grand macabre musical ; cette évocation de Jérusalem ne sera pas historique ni chronologique mais métissée, fraternelle, imaginaire ; ce théâtre d'ombre suggère une multitude de sources de très ancienne mémoire et de tradition ancestrale. S'y côtoient le chant réellement envoûtant du ténor libanais **Georges Abdallah**, chantre magicien aux exquises volutes ciselées ; la voix maternelle tout aussi imprécatrice

de **Milena Jeliazkova** ; tous deux convoquent l'intensité des chants traditionnels ou liturgiques… arabes, malkites, byzantins, séfarades, bulgares, arméniens… tandis que le choeur de La Tempête convoquant Schütz, Rossi ou Liszt et Rachmaninov, évoque les réponses en dialogue des grandes célébrations polychorales du Baroque européen, les vagues souples et ferventes du XIXè… L'évocation brosse un tableau flamboyant de la Jérusalem polyglotte à l'histoire millénaire. Le tissage opère une superbe étoffe moirée qui mêle rêves de l'Occident et voluptés conquérantes de l'Orient. Même Arvo Pärt (et son fabuleux Alleluia tropus que nous connaissions jusque là dans la transparente version plus rapide de Vox Clamantis) et JL Florentz participent à ce fabuleux voyage sonore où l'on traverse le temps, l'espace, les époques et quantité de dispositions et de formes vocales et musicales. A ce festin chamarré qui suggère l'attraction de la mythique Jerusalem, les artistes se déplacent parmi et autour du public, avant de l'inviter à se déplacer en une ultime célébration collective et furieusement fraternelle à l'extrémité opposée de la nef ; au pied des splendides fenêtres élancées du chœur gothique. Quand le concert devient rituel de partage, ouvert à tous… Le spectacle ne pouvait mieux illustrer le propos du Festival perpignanais : vibration et fraternité. Magistrale et exaltante conclusion.

CRITIQUE, Festival. PERPIGNAN, 37ème Festival de Musique sacrée, le 8 avril 2023 (Église des Dominicains). **Diana Baroni** : « Mujeres » / **La Tempête**, S-P. Bestion : Jerusalem. Photos © Michel Aguilar

---

LIRE aussi / Retrouvez ici : notre présentation du Festival de Musique Sacrée de Perpignan 2023 – 37ème édition : https://www.classiquenews.com/perpignan-festival-de-musique-sacree-vibrato-de-lame-25-mars-8-avril-2023/

Notre ENTRETIEN avec Elisabeth DOOMS, directrice du Festival de Musique Sacrée de Perpignan : https://www.classiquenews.com/entretien-avec-elisabeth-dorme-directrice-artistique-du-festival-musique-sacree-de-perpignan/


